

Le discours sur la tombe de l'idiot - Julie Mazzieri

David Bélanger

Numéro 80, printemps 2020

Les 20 meilleurs romans québécois du nouveau siècle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93697ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bélanger, D. (2020). Le discours sur la tombe de l'idiot - Julie Mazzieri. *L'Inconvénient*, (80), 15–15.



Le discours sur la tombe de l'idiot

Julie Mazzieri

Dans le succès du *Discours sur la tombe de l'idiot*, le prestige d'avoir fait paraître son premier titre chez José Corti joue sans doute pour beaucoup, comme s'il partageait alors l'auréole qui couronna naguère Julien Gracq. La réception du livre a été colorée par ce doux exotisme : Julie Mazzieri, née sur les rives du Saint-Laurent comme on disait jadis, installe son drame, de façon indécidable, entre une commune française et une paroisse québécoise. On s'est extasié de cet ambiguïté ; on s'est demandé qui représentait ce paysage de péquenots, de corruption et d'inceste.

Il faut convenir de l'originalité de la démarche, originalité dont témoigne la production du début de la décennie 2010 : si on parle parfois d'un « retour » ou d'une « neuve visite » à la région – pensons aux entreprises de Marc Séguin, à la liberté campagnarde décrite par Jocelyne Saucier, au *dans mon temps* extatique d'un Samuel Archibald ou au fantastique gaspésien de Christophe Bernard –, il semble que Mazzieri ait été celle qui a lancé le bal, en se gardant toutefois de dresser le portrait réaco-idyllique qu'on voit sourdre parfois dans ce néoterror. Le terroir du *Discours sur la tombe de l'idiot*, c'est celui du maire omnipotent, de la morale de curé qui empeste toutes les mœurs, du citadin qu'on blâme parce qu'il n'appartient pas à la communauté.

Le roman s'ouvre sur le crime du maire et de son adjoint : ils ont jeté l'idiot du village au fond d'un puits, et bon débarras. Tuer un chien errant, s'exciter de la découverte du cadavre d'une jeune femme, jouir de chauvinisme à la venue d'un ministre, voilà autant de traces d'atavismes ruraux que la prose de Mazzieri met en forme de magnifique façon. Devant le sentiment de culpabilité de son adjoint, le maire explicite ainsi la moralité de leur geste : « C'est un chien, lui avait dit le maire à l'oreille. Juste un chien, Marceau. Avec la

voiture, hier, j'ai frappé un des cabots de la vieille Henri. Un chien, Marceau. Un chien, c'est tout ». L'idéologie néoterroriste voulait nous convaincre que la proximité de la campagne apporte une meilleure compréhension du monde et de son caractère organique, une prise de conscience de nos codépendances ; chez Mazzieri, la campagne sert plutôt à relativiser la valeur de la vie : un chien qu'on frappe ou qu'on abat à coups de botte, un idiot qu'on jette au fond d'un puits, ce n'est jamais que de la chair qu'on envoie pourrir ailleurs.

On rencontre aussi dans ce roman une esthétique américaine qui n'avait jamais été investie de cette manière. On pense à Faulkner : l'idiote qu'on maltraite, la traînée qu'on condamne, c'est la trame du *Bruit et la fureur*. Et le journalier venu de la ville qui sera assassiné, meurtre à la portée vaguement collective : c'est la fin de *Sanctuaire*. Ces parallèles ne sont pas gratuits. En vérité, Julie Mazzieri trouve, par son écriture abrasive, le moyen de jeter un regard critique sur des communautés que la littérature québécoise investit peu. D'Albert Laberge ou de Jacques Ferron on trouve quelques traces ; tout le défi était, pour *Le discours sur la tombe de l'idiote*, de savoir rendre pertinent un tel portrait aujourd'hui, alors même que nos campagnes souffrent d'un déficit de représentation. Et c'est la réussite de cette entreprise qui lui assure sa place dans les œuvres marquantes des dernières années. ■

David Bélanger